

L'interprétation des témoignages

E. Housset

Caen, le 2 décembre 2015

Dans de nombreux domaines la recherche de la vérité ne peut pas se passer des témoignages ; bien sûr dans le domaine juridique les témoignages sont souvent indispensables pour établir la vérité, mais c'est également vrai des sciences humaines comme l'histoire ou la sociologie. Si l'on veut comprendre ce qui s'est vécu pendant la première guerre mondiale les lettres de soldats sont un témoignage inestimable pour l'historien car rien ne peut remplacer cette parole directe de ceux qui ont vécu une telle violence. Il serait possible de dire la même chose de la pratique de la médecine : le médecin ne se contente pas d'observer le malade et il lui demande ce qu'il éprouve, donc son témoignage sur son corps. La question philosophique est alors celle du juste rapport au témoignage : comment faire en sorte que celui-ci soit une possibilité d'accès à la vérité et non ce qui la masque ? Il est possible de distinguer trois formes de relation au témoignage qu'il ne faut pas nécessairement opposer.

1 La première possibilité serait de laisser parler librement le témoin et de tenir pour vrai ce qu'il dit. Cela part d'un bon sentiment et même d'un souci éthique de prendre le témoin au sérieux. Toute la difficulté bien sûr est que rien n'assure l'objectivité du témoignage. Le témoin peut n'avoir vu qu'une toute petite partie de ce qui s'est passé. Il a pu voir ce qu'il voulait voir. Surtout aucun témoin, aussi sûr soit-il, ne peut dire les faits bruts. Un témoin donne toujours une interprétation de ce dont il a fait l'expérience. On voit que cette interprétation des faits peut être très subjective, qu'elle est toujours liée à des préjugés, voire à un parti pris. Le témoin peut être également d'une totale mauvaise foi, par exemple quand sa responsabilité se trouve mise en cause dans un accident. Même sans aucune mauvaise intention, un témoin dit « sa » vérité et si cela peut être un point de départ de la recherche de la vérité cela ne peut pas être le fondement certain de la vérité.

2 La deuxième attitude possible par rapport au témoin est celle préconisée par Kant dans la préface à la seconde édition de la *Critique de la raison pure*. Un juge compétent ne laisse pas parler le témoin comme il veut, mais il le force à répondre à ses questions. Cela peut sembler violent, mais cela permet au juge de tenter de construire ce qui s'est passé au lieu de se perdre dans la vision subjective du témoin. Cela signifie que le témoignage n'a pas d'emblée un sens objectif et il ne peut devenir un élément de la recherche de la vérité que s'il est guidé par le juge qui pose des questions précises afin de dégager l'ordre véritable des événements et leur sens. Cela suppose une certaine distance. C'est de cette manière que la raison interroge. De même un médecin ne peut pas laisser le patient raconter sa vie s'il veut agir en médecin, mais il doit interroger le patient sur des signes précis que lui va pouvoir interpréter. Ainsi un signe qui peut sembler anodin au patient se révèle quelque chose de

grave au regard du médecin. Toutes ces questions posées avec méthode peuvent permettre de « connaître », c'est-à-dire de dégager une causalité et de poser un jugement déterminant. La raison observatrice du juge, du médecin, de l'historien, transforme le témoignage en preuve. Le témoin lui ne fait que donner son témoignage et par lui-même il ne prouve rien. Il s'agit bien d'interpréter une interprétation pour tenter de mesurer la réalité d'une maladie, d'une culpabilité ou d'un fait historique. Fabrice Del Dongo dans *La Chartreuse de Parme* de Stendhal ne voit rien à Waterloo ; il voit des chevaux qui passent, il entend des cris, etc. Mais il ne comprend pas qu'il est en train d'assister à la fin de l'empire. Seul l'historien peut construire ce fait qu'est la bataille de Waterloo, en utilisant, entre autres, les témoignages.

3 L'interprétation des témoignages ne se limite pourtant pas à cette façon de forcer les témoins à répondre à des questions à partir de la volonté d'établir les faits et de dégager une causalité. Il y a une troisième attitude possible par rapport au témoignage dans laquelle le témoin est considéré dans sa volonté authentique de défendre une vérité. Interpréter ce n'est pas uniquement expliquer en élucidant des causes et des effets, mais cela peut être aussi « comprendre ». Il s'agit d'une autre attitude intellectuelle dans laquelle on ne se contente pas simplement de faire la part entre ce qui est important et ce qui ne l'est pas, mais dans laquelle on « prend avec », c'est-à-dire on considère le sens de la totalité du témoignage avec l'idée qu'il possède un sens en lui-même et pas uniquement un sens extérieur qui lui viendrait de l'interprète. Dans cette troisième attitude, on ne se contente pas de laisser l'autre parler, on ne le guide pas non plus dans ses réponses, mais on prend vraiment sa parole au sérieux avec cette idée que le récit qu'il propose porte derrière lui une autre parole qui ne parvient pas à se dire directement. L'historien qui lit *La guerre des Gaules* de Jule César sait qu'il s'agit du point de vue du vainqueur qui a intérêt à se mettre en valeur, mais il cherche derrière ce récit des indices de ce qui s'est vraiment passé. Ainsi interpréter, c'est remonter à un premier récit dont l'unité n'est pas évidente vers un deuxième récit qui fait sens. C'est ainsi que l'historien cherche aussi à « comprendre » une époque, c'est-à-dire ce qui a pu faire son unité et son style. Par exemple La Bible est un ensemble de témoignages, mais dont personne ne peut comprendre immédiatement le sens. Pour cela il faut une « herméneutique » et même le Christ dans l'épisode célèbre des Pèlerins d'Emmaüs explique le sens de ce qui a été annoncé aux pèlerins. Autrement dit pour lire un texte comme La Bible il faut tout un travail d'interprétation afin de pouvoir passer du sens littéral au sens spirituel plus profond qui n'est pas immédiatement accessible. Freud lui-même a mis en évidence un tel procédé d'interprétation des rêves. Le rêve est un témoignage dont le récit premier semble d'abord dépourvu de sens. Dans son ouvrage *Traumdeutung, Le rêve et son interprétation*, Freud montre en quoi le récit littéral du rêve indique tout en le masquant un autre texte. Ici il ne s'agit pas de forcer la personne à répondre à ses questions, mais bien d'écouter derrière le récit du rêve une autre parole à partir de laquelle le rêve prend un sens. L'interprétation du témoignage consiste ici à remonter de l'extérieur (le premier récit) vers l'intérieur (le récit qui se dit de façon masquée). Pour reprendre l'exemple des soldats de la première guerre mondiale, leurs témoignages disent parfois bien autre chose que la vie quotidienne, à savoir l'indicible,

l'horreur de cette guerre dont il est impossible de parler directement. Lire ces témoignages c'est tenter de comprendre cette horreur innommable.

Cela permet de montrer que l'interprétation des témoignages n'est pas seulement un mode très particulier de la recherche de la vérité et qu'elle peut donner à comprendre ce qu'est la réflexion philosophique elle-même. Philosopher, c'est bien tenter de penser une totalité, par exemple le sens de l'histoire humaine. Le jugement réfléchissant et non pas déterminant comme dit Kant permet de tenter de lire dans l'histoire des signes d'un accomplissement de la liberté. Kant a pu interpréter la Révolution française comme le signe qu'un peuple peut s'émanciper lui-même. Le philosophe sait que l'histoire est aussi un chaos, mais il tente de lire derrière ce chaos apparent un ordre possible et un accomplissement de la liberté qui aide au moins à l'action morale, car comment vouloir l'accomplissement de la liberté si rien n'indique dans l'histoire des progrès de cette liberté.

Les différents représentants de l'herméneutique, Gadamer pour la philosophie allemande et Ricœur pour la philosophie française (je me limite à ces deux noms mais ils sont nombreux), ont voulu voir dans l'herméneutique du témoignage une thèse sur le rapport de l'homme à la vérité. La thèse fondamentale de l'herméneutique est qu'il n'y a pas de point de vue absolu sur le réel et qu'on ne peut y accéder qu'en interprétant des témoignages. Il ne s'agit pas de renoncer à l'idéal d'une science dépourvue de tout présumé, mais de souligner que cet idéal n'est pas tenable et qu'il faut s'en rendre compte pour ne pas tomber dans des illusions. Le philosophe allemand fondateur de la phénoménologie voulait que le philosophe soit un observateur impartial et totalement désintéressé du monde, mais Gadamer et Ricœur objectent qu'on interroge toujours le monde à partir d'une place dans le monde et qu'il est impossible de se mettre au-dessus du monde. Par exemple un historien interroge toujours le passé à partir du présent qui est le sien. Si depuis quelques décennies il y a de très nombreux ouvrages d'histoire sur le rôle des femmes dans les différentes époques, c'est parce que l'égalité des sexes est une valeur de notre présent. Du coup les historiens d'aujourd'hui peuvent voir dans le passé ce que les autres n'avaient pas encore vu. L'herméneutique doit beaucoup à une thèse de Nietzsche selon laquelle il ne peut y avoir que des perspectives sur le réel. Ce perspectivisme n'est pas du tout un relativisme et il ne s'agit pas du tout de dire qu'il n'y a pas de vérité en histoire et que l'histoire n'est pas une science. Il y a en histoire bien des affirmations qui sont vraies et d'autres qui sont fausses et on ne peut pas dire n'importe quoi. Il s'agit avant tout de dire que la recherche historique ne cesse de s'enrichir et que l'on complète le regard sur le passé par de nouvelles questions. Cette recherche est par principe infinie. Comme le dit Gadamer, chaque nouvelle époque comprend certes mieux, par exemple avec les progrès de l'archéologie, mais surtout chaque nouvelle époque comprend autrement, à partir des questions qui sont les siennes. Ricœur ajoute que l'historien a toujours des préjugés, mais que sa rigueur scientifique consiste à tenter d'en prendre conscience le mieux possible, en élucidant notamment les valeurs à partir desquelles il interroge le passé.

Le philosophe se trouve dans une situation tout à fait comparable. Les grands philosophes que nous lisons ne sont pas des propriétaires de la vérité, ils n'en sont que les témoins. En philosophie il n'y a pas de maître à penser et ceux qui se font appeler maître

sont des imposteurs. Le seul maître intérieur comme l'ont montré saint Augustin et Malebranche est la raison en nous. Platon l'a fortement dit en insistant sur le fait que jamais il n'a prétendu enseigner la vertu ; il voulait juste enseigner un chemin qui conduit à la vertu et que tout homme peut et doit reprendre pour accomplir son essence. Un texte de Platon est donc un témoignage d'une recherche de la vérité et le lire c'est l'interpréter, c'est-à-dire tenter de chercher avec lui cette vérité qu'il recherche. La vraie lecture philosophique a lieu quand je suis à l'écoute de cette écoute de la raison. Du coup cette lecture est un dialogue dans lequel nous cherchons avec Platon la vérité sur ce que c'est que la vertu, le courage, l'amitié. Cette lecture n'est donc jamais passive, mais profondément active, elle interroge le texte, lui pose des questions, multiplie les perspectives. Socrate en mourant s'engage pour la vérité ; il en témoigne ; il ne nous dit pas du tout que nous devons faire la même chose et le mimétisme n'a aucune valeur morale. Son témoignage nous donne à comprendre que nous devons préférer la vérité à l'injustice.

Interpréter les témoignages c'est entrer dans « le cercle herméneutique » qui n'est pas un cercle vicieux. Le cercle tient au fait que nous avons toujours une précompréhension de l'amitié quand nous lisons le *Lysis* de Platon, mais que nous devons tenter d'être à l'écoute de ce que Platon dit de l'amitié, pour avancer avec lui vers l'idée que l'amitié véritable est un regard commun vers la vérité. Ainsi interpréter les témoignages montre bien que la raison en nous est notre seul maître, mais que nous ne pouvons chercher la vérité seul et que les témoignages des autres hommes nous sont indispensables pour avancer.

Réponses à deux questions :

1 Ce que les représentants de l'herméneutique depuis Dilthey ont montré c'est le caractère tout à fait propre de l'histoire qui n'est pas une science humaine parmi d'autres. Elle est véritablement la science de la vie par rapport aux sciences de la nature. C'est vraiment l'histoire qui nous donne à comprendre comment la vie, au sens de la vie spirituelle, peut se développer. La compréhension des témoignages est un moment essentiel de cette vie. De ce fait il y a une proximité très forte entre histoire et philosophie. L'une n'est pas possible sans l'autre. L'histoire est cette enquête que la philosophie tente de prolonger en s'attachant à ce qui fait le sens du monde comme totalité.

2 L'histoire est en effet une matière souvent instrumentalisée à des fins politiques. Elle est un instrument de pouvoir et de propagande. Le premier acte d'une dictature est souvent de réécrire l'histoire et d'avoir une mainmise sur l'enseignement de l'histoire. Mais face à cette instrumentalisation de l'histoire il faut affirmer qu'il y a une vérité en histoire. On ne peut pas dire n'importe quoi en histoire, même s'il n'y a pas de vérité définitive. Les historiens établissent des faits dont ensuite on ne peut plus nier la réalité. Bien sûr il peut y avoir des conflits d'interprétation entre les historiens, par exemple sur le sens de la Révolution française, sur le fait de savoir quand elle a commencé et quand elle s'est

terminée, mais la diversité des perspectives n'a rien à voir avec le mensonge à des fins politiques. L'historien est la seule autorité et justement l'interprétation des témoignages permet de lutter contre les mensonges. C'est la responsabilité de l'historien que d'établir ou de rétablir la vérité contre tous les détournements possibles de l'histoire.